

Extrait de

*Codine*

Panaït Istrati

(Éditions Libertalia, 2018)

Plus d'informations sur [editionslibertalia.com](http://editionslibertalia.com)



## PRÉFACE

*En littérature, au risque du cliché, la réalité est difficile à manier. Il n'est qu'à observer, au pilon des livres inutiles, le basculement dans l'acier de la fosse de millions de volumes mort-nés. Irrémédiablement déchiquetés. Mais il est des éclairs, de temps en temps tout de même. En vertu de l'adage : « qui n'a rien vécu ne saurait écrire », les pages de Panaït Istrati résistent. Codine (1926) est de retour chez les libraires. Le style du chemineau roumain, natif des marais de Braïla, émeut, séduit les générations renouvelées. L'éblouissement ne se fane jamais.*

*Fils d'épicier-contrebandier grec, orphelin à neuf mois, roumain par sa lavandière de mère, la révolte du gamin du Danube (1884-1935) demeure. Bonté incandescente.*

*Cette œuvre, comme les chardons des Balkans, mêle beauté et soulèvement, puisqu'elle croît, ne cesse de croître, portée par les vents de Méditerranée, les souffles de la mer Pontique. Alexandrie, Tripoli, Sébastopol, Poti, Istanbul, coureur de ports, le matelot-docker use ses reins sur les quais d'Asie centrale, d'Afrique.*

*Clandestin, planqué dans la soute des navires de charge, rédacteur révolté de La Roumanie ouvrière, syndicaliste à vingt ans, le chien des quais sait tout des injustices, des cruautés, de l'aridité de ceux qui possèdent, qui en ont... Trabendo, traficotage, passages des lignes, grivèlerie, fils unique de la blanchisseuse Zoïtza, Panaït Istrati connaît les combats de la vie des petits peuples opprimés par princes, maîtres et pachas ottomans, ce chaudron balkanique des peuples de la mer. Les vocables, les langues*

*de l'empire se mêlent, latin, turc, osmanli, yiddish, génois, grec, arménien, français, allemand, les idiomes s'épousent, lents, puis ils deviennent roumains en soulevant une littérature aux couleurs du monde. Et le va-nu-pieds roumain lit, lit, apprend, vit et pense.*

*Codine est un des personnages de la saga istratienne. Impressionnant, costaud, ce fort en gueule hante depuis toujours les pages des fables, des contes que l'on se raconte, rameaux vivaces des anciennes légendes épiques, celles de Spartacus, Mandrin, Robin des Bois. Hors-la-loi de village, Codine est un concentré de la brutalité sans vergogne.*

*Avant son arrivée en France, vers 1920, jeune, Istrati découvre la lecture, un mantra qui niche dans ses récits. Il dévore Martin Eden, il découvre la légèreté radicale de Charlie Chaplin, autre prince des pauvres. Les romans français et russes le constituent, ils éclairent son âme. Il connaît la brutalité des maîtres d'école qui font songer à Dickens parfois, les matelots grévistes de Braïla nous font penser aux quais de la Joliette, Tanger, Le Pirée, Marseille, portefaix et crève-la-faim. Comme tant d'autres avec lui, après lui, d'instinct, Panaït Istrati sait que la lutte des classes est l'unique levier pour s'emparer, conquérir une dignité contre l'humiliation du Capital, ses fluides, l'oppression, le mépris, l'arrogance. Il sait. « Tout enfant est un révolutionnaire. Par lui, les lois de la création se renouvellent et foulent au pied tout ce que l'homme mûr a édifié contre elles, morale, préjugés, calculs, intérêts mesquins. » Éternelle jeunesse de la littérature vivante.*

*La Brute est le titre primitif de Codine. Insensiblement, Il Bruto sera l'amorce d'un cycle romanesque splendide : Enfance d'Adrien Zograffi. C'est l'errance, la faim, l'ennui d'une jeunesse en devenir du quartier de la survie,*

la Comorofca. Cette extrême pauvreté que l'on vit encore, aujourd'hui, dans les bourgades des bouches du Danube, les pentes des montagnes meurtries d'Abkhazie, les ruines désertes des plateaux arméniens, les berges ensauvagées des rives de Seine à Corbeil, où les Roms vivent, errants d'une planète sans visa. Adrien surmonte ses craintes, sa hantise des marécages, où les humbles, l'eau aux genoux, au ventre même, tranchent, taillent à la serpe des roseaux grands de huit pieds. Survivre de rien. Violence des marais, des fièvres, du paludisme, la souffrance des hommes, des marmailles et des adolescents qui grandissent comme les mauvaises herbes sur les rives du grand fleuve. Immuables, ces écarts enferment la misère des marges humiliées, ceux que la guerre des classes, les égoïsmes rejettent, oublient dans les ramières sableuses, les terres stériles. Découvrir Panaït Istrati, c'est éprouver, ressentir le joug des caciques, boyards et gardeschourmes, c'est encore serrer les mâchoires pour résister à la trique des logofats, les contremaîtres des proprios, curés et moines, clergé, ceux qui sont les obligés des hobereaux, des maîtres de la terre. Ils surveillent, punissent, battent, assurent la surveillance des serfs, des gueux. Janissaires sans loi, ils dispensent le martyr aux sans-terre, les Haïdoucs (ceux qui se relèvent), ces hommes qui n'ont que la liberté à conquérir, ces humbles dont Istrati sera tout au long de sa courte et misérable existence. Poings blanchis, serrés, Adrien résiste. Pour viatique, il est nanti seulement des enseignements de sa blanchisseuse de mère : « Les Nations prient Dieu de bien des façons, mais elles le bafouent toutes de la même manière. » Jamais de prêchi-prêcha, de réalisme socialiste ou naturaliste, ou prolétarien encore, chez Panaït, aucun évitement, car, libéré du cachot, Codine, sans cesse, cherche noises, il

*chicane les soumis, les faibles courbés devant une autorité quelconque. Bacchantes noires, brillantinées, le colosse à la peau tannée en impose aux hommes comme aux chevaux ensauvagés. Gilet fleuri, souliers ouvragés, il est l'incarnation de l'ogre. Aucune pierre d'alun dans son paquetage : sur ce visage, les coupures de la lame du rasoir sont pansées grâce à des lambeaux de papier cigarette, comme les prolétaires du Quai des Brumes, le Paris d'Eugène Dabit, Henri Calet, quand le cinéma existait encore. Mise en scène de Carné, dialogues d'Aurenche, des frères Prévert. À la taille, la brute glisse un long couteau dans sa gaine, celle-ci passée dans la ceinture de force, cette bande de laine enroulée par plusieurs tours autour du bassin de l'homme comme les portefaix de Braïla, Lisbonne ou Saint-Nazaire. Cruel, Codine impressionne son monde, il mérite le respect, car il ne craint ni diable, ni personne.*

*Adrien en tremble. Il n'en mène pas large, il répond ainsi au formidable qui le domine de trois tailles : « Sais-tu ce que c'est : faire mal à quelqu'un ? — C'est le faire souffrir, dis-je. — Non. Mon bonhomme ! Tu n'y es pas. Le mal, le seul mal, c'est l'injustice : tu attrapes un oiseau et tu le mets en cage ; ou bien, au lieu de donner de l'avoine à ton cheval, tu lui fous des coups de fouet. Voilà des injustices. Il y en a bien d'autres... »*

*On ne sait, lisant Istrati, qui est l'ange, la bête : la bête ou l'ange ?*

*Qui aime Istrati sera istratien. À l'enthousiaste, lui seul donc, de partir en quête. Les titres du Roumain réapparaissent dans les meilleures maisons. Non pas les grandes boutiques, rive gauche, si oubliées celles-ci avec leurs employés d'édition, ces petits marquis, mais*

*chez les libertaires qui savent que littérature, style ne sont pas constitués de mots, tournures, séduction, mais de sentiments, colère, révolte. L'art.*

*Heureux, celui-ci aura loisir de poursuivre les jours de Panaït, la vie, lyrique, d'un empereur des mouches\*. Il tremblera au chant du Roumain. Raffiné. Il éprouvera l'ivresse, la magie d'un style, un roulement de galets, une voie caillouteuse, rêche, le lecteur, ainsi, percevra le fracas des tempêtes de Méditerranée, celles des élégies, les voix rauques, brisées, du Zorba de Kazantzakis, ce frère d'âme de Codine. Le gueulement des héros de Yachar Kemal, celui des bandits d'honneur au cœur d'artichaut. Un quelque chose des Mille et Une Nuits, le fol orgueil du manchot de Lépante, le Cervantès captif d'Alger, quelques parfums des dissidents de tous les temps, Blaise Cendrars, Henry Miller, la geste des mendiants d'honneur, ceux qui prennent les routes de Kerouac, de l'écrivain anarchiste méconnu, Georges Navel. Par Codine, l'istratien éprouvera une griserie de vin neuf, dans la langue des drôles, de quêtes pérégrines, accueillantes, baroqueuses ; comme le sont les pages de François Villon, il entendra la langue des arcans, des voyous, des faquins, ceux qui marchent, qui ont baguenaudé trop longtemps. Une musquette de la zone, des banlieues, amours comme déglingues. Des hauts et des bas où tant de courage fleure des saveurs d'anis : raki, arak, ouzo, tsikoudia, Verte, anisados, larmes du prophète comme on dit en Anatolie. Comme vous voulez. Embarquez dans les songes de notre Quijote, Panaït Istrati!*

*Alain Dugrand*

---

\* Les Amis de Panaït Istrati éditent un passionnant bulletin critique, littéraire et historique, Le Haïdouc ([www.panaït-istrati.com](http://www.panaït-istrati.com)).